

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1927

THÈSE

No 334

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Eugène-Louis-André BAUDE

Né le 9 Décembre 1902, à Coincy (Aisne)

Étude historique sur quelques moyens
DE
Prophylaxie antivénérienne individuelle

Président de Thèse : M. le Professeur MENETRIER

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927



THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40152002_0088

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

No

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Eugène-Louis-André BAUDE

Né le 9 Décembre 1902, à Coincy (Aisne)

Étude historique sur quelques moyens

DE

Prophylaxie antivénérienne individuelle

Président de Thèse : M. le Professeur MENETRIER

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LEGÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	N...
Clinique médicale	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Sans chaire	ROUVIÈRE.
Id.	RANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI.....	Pathologie médicale.
ALGLAVE.....	Pathologie chirurgic ¹ .
AUBERTIN.....	Pathologie médicale.
BASSET.....	Pathologie chirurgic ¹ .
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BINET.....	Physiologie.
BLANCHETIÈRE.	Chimie biologique.
BRÛLÉ.....	Pathologie médicale.
CADENAT.....	Pathologie chirurgic ¹ .
CHAMPY.....	Histologie.
CHIRAY.....	Pathologie médicale.
CLERC.....	Pathologie médicale.
DEBRÉ.....	Hygiène.
I. de JONG.....	Anatomie pathologique.
DUVOIR.....	Médecine légale.
ÉGALLE.....	Obstétrique.
FIESSINGER.....	Pathologie médicale.
FOIX.....	Pathologie médicale.
GARNIER.....	Pathologie expériment.
HARVIER.....	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER...	Urologie.
HOVELACQUE...	Anatomie.

MM.

JOYEUX.....	Parasitologie
LABBÉ (Henri)...	Chimie biologique.
LARDENNOIS.....	Pathologie chirurgic ¹ .
LE LORIER.....	Obstétrique.
LEMAITRE.....	Oto-rhino-laryngologie
LÉVY-SOLAL.....	Obstétrique.
LHERMITTE.....	Pathologie mentale.
LIAN.....	Pathologie médicale.
MATHIEU.....	Pathologie chirurgic ¹ .
METZGER.....	Obstétrique.
MOCQUOT.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MONDOR.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MOURE.....	Pathologie chirurgic ¹ .
MULON.....	Histologie.
PHILIBERT.....	Bactériologie.
RIBIERRE.....	Pathologie médicale.
RICHET Fils.....	Physiologie.
TANON.....	Pathologie médicale.
VAUDESCAL.....	Obstétrique.
VELTER.....	Ophthalmologie.
VERNE.....	Histologie.
VILLARET.....	Pathologie médicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

GOUGEROT.....	Pathologie médicale.
GUÉNIOT.....	Obstétrique.

M.

RETTERRER.....	Histologie
----------------	------------

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.

AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU.....	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL LAVASTINE..	Clinique médicale.
LEREBoullet..	Clinique médicale in fantile.

MM.

LERI.....	Clinique médicale.
LÉPER.....	Clinique médicale.
PROUST.....	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ.....	Clinique chirurgicale.

CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé...	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.....		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 decembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

A MA MERE

A LA MEMOIRE DU DOCTEUR EUGENE BAUDE,
MON GRAND-PERE

AU DOCTEUR EUGENE BAUDE, MON PERE

AU DOCTEUR J. BAUDE, MA FEMME

A MA FILLE

A LA MEMOIRE DE MONSIEUR JEAN MAILLARD,
MON ONCLE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine.

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de notre thèse.

En hommage de respectueuse reconnaissance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR A. POZZI

Ancien Directeur de l'Ecole de Médecine de Reims.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JACQUINET

Directeur de l'Ecole de Médecine de Reims.

A MES MAITRES DES HOPITAUX ET DE L'ECOLE
DE REIMS

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE PARIS

INTRODUCTION (1)

Le temps est loin où la Faculté, lançant l'anathème contre Guilbert de Préal, se demandait jusqu'à « quel point serait licite une invention dont l'unique objet serait d'ajouter à l'attrait naturel du vice celui de l'impunité ». Nos idées ont évolué; nous ne nous demandons plus si la vérole est, comme le disait Ambroise Paré ⁽¹⁾ un fléau inventé par l'ire de Dieu pour réfréner la lascivité du genre humain. Nous pensons que la syphilis « fléau aussi terrible que la tuberculose » ⁽²⁾, constitue une des premières maladies sociales qu'il importe de combattre. De Horne en 1774 ⁽³⁾ écrivait qu'un remède préservatif de la contagion vénérienne « devrait être accueilli comme un bienfait et adopté avec empressement ». Nous n'en sommes plus à formuler ce souhait; la prophylaxie antivénérienne individuelle, dont les premiers essais furent tentés en France, est entrée dans le domaine des réalisations pratiques.

Mais avant d'en arriver là, nombreux furent les

(1) Toutes les notes et références bibliographiques ont été reportées à la fin en appendice.

tâtonnements. Les syphiligraphes de tous les temps furent préoccupés par cette idée d'éviter à l'individu la contagion vénérienne; mais tandis que les uns étaient dominés par l'arrière-pensée qu'une pareille découverte serait contraire aux bonnes mœurs et à la religion, d'autres n'y voyaient qu'une occasion de transformer en or et en argent le mercure ou l'eau simple de leurs préparations. Néanmoins les uns et les autres eurent parfois des idées ingénieuses et certains se montrèrent des précurseurs. C'est pour cela qu'il nous a semblé intéressant de grouper leur histoire.

Nous n'aurons en vue que la prophylaxie individuelle, autrement dit les procédés mécaniques et chimiques que l'individu est susceptible de mettre en œuvre, avant ou après les rapports sexuels, pour éviter la contagion, laissant de côté les procédés chirurgicaux ou les médicaments administrés *per os*.

Après avoir relaté l'histoire des différents préservatifs à travers les âges, nous rappellerons les résultats donnés, les procédés modernes qui, s'ils n'assurent pas une sécurité absolue, n'en constituent pas moins une sérieuse méthode de prophylaxie anti-vénérienne dont l'usage ne saurait être trop conseillé.

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉSERVATIFS MÉCANIQUES

On aurait déjà utilisé, pendant la période impériale romaine, des vessies animales, pour recevoir le sperme de l'homme pendant le coït, dans le but d'éviter la grossesse; c'est le Docteur Klotz-Forest qui l'affirme en citant un texte d'Antonius Liberalis ⁽¹⁾. Mais il faut venir jusqu'au milieu du xvi^e siècle pour trouver le premier emploi du préservatif mécanique pour se préserver du mal français. Gabriel Fallopio ⁽⁵⁾, vers 1555, dans un chapitre de son *De Morbo gallico* consacré aux préservatifs, parle d'un « lintoleum ad mensuram glandis preparatum » que l'on devait coiffer avant le coït et qui, préparé suivant certains procédés, devait être conservé pour l'usage dans une bourse placée dans le gousset du haut-de-chausses. La méthode, au dire de son inventeur, était radicale et aurait préservé des milliers d'individus.

P.-A. Agato, élève et éditeur de Fallopio, apporta quelques modifications au procédé en conseillant, avant de mettre au gland son bonnet, de lui faire subir des fumigations de cinabre; mais pas plus que

son maître, il n'eut l'idée, à une époque où l'industrie de la boyauderie était pourtant déjà très avancée, d'utiliser le cœcum de mouton.

Et Ranchin, de Montpellier, un siècle après (1641) essaye encore le procédé de Fallopio ⁽⁶⁾ et tout en donnant une formule qui doit rendre le bonnet protecteur plus défensif, il déclare que ce moyen n'est d'aucune efficacité.



Le livre de Daniel Turner ⁽⁷⁾, paru en 1717, marque la fin de cette période que l'on pourrait appeler celle de la préhistoire du préservatif mécanique. Pour la première fois il y est question de cet objet et de son usage. L'auteur anglais parle, pour les critiquer, des moyens qu'on préconise avant ou après les rapports, et, après s'être étendu assez longuement, sans le décrire, sur un topique à la mode parmi les débauchés, il parle du *condum* sans donner sur l'instrument et l'étymologie du mot aucun détail.

Ce n'est que dans les ouvrages postérieurs qu'on trouve quelques explications. Astruc ⁽⁸⁾ est le premier auteur qui donne des précisions sur l'origine de la capote anglaise. Il parle des grands débauchés qui « en Angleterre, se servent depuis quelque temps, de sacs faits d'une membrane très fine et sans couture, en forme de fourreau et qu'on appelle en anglais *condum* ». Cette phrase donne une description de l'objet et la date approximative de son emploi; le « depuis

quelque temps » signifie, dit Le Pileur ⁽⁹⁾, que l'instrument en question n'était guère employé que depuis le commencement du XVIII^e siècle ou la fin du XVII^e siècle. Quant à l'origine du mot *condum*, le texte d'Astruc est muet; il ne permet que des suppositions, et la meilleure est celle de Le Pileur qui en fait avec Hans Ferdy ⁽¹⁰⁾ l'accusatif du substantif *condus*, dérivé du verbe *condere*, cacher, protéger. Le mot serait ensuite passé dans la langue vulgaire, comme *quantum*, *consortium*, *summum*. Quant aux autres vocables *condon*, *condom* ⁽¹¹⁾ employés en même temps ou postérieurement, ils seraient le résultat d'une prononciation ou d'une orthographe vicieuse : *condom* au lieu de *condoum*.

L'hypothèse de Le Pileur est séduisante et la lecture des ouvrages de vénéréologie postérieurs à celui d'Astruc ne fait que la rendre plus plausible. Après Astruc, c'est Bourru ⁽¹²⁾, de Horne ⁽¹³⁾, de Cézan ⁽¹⁴⁾, Lefébure de Saint-Ildefont ⁽¹⁵⁾ qui parlent de l'instrument protecteur. Mais comme Girtanner ⁽¹⁶⁾ et Swediaur ⁽¹⁷⁾, ils se sont contentés de mal comprendre ou de reproduire plus ou moins exactement ce qu'ils avaient lu dans Turner, consacrant ainsi l'erreur. Et les médecins du XIX^e siècle, M. Cullerier ⁽¹⁸⁾, Mérat ⁽¹⁹⁾, Langlebert ⁽²⁰⁾, Nysten ⁽²¹⁾, Littré et Ch. Robin ⁽²²⁾, Power W. Sidgwick ⁽²³⁾, Duehren ⁽²⁴⁾ qui parlent du Docteur Condom se sont contentés des renseignements fournis par Swediaur et ont ainsi propagé l'erreur jusqu'à nos jours.

Donc la question est aujourd'hui jugée, grâce aux

recherches de Félix Brémont⁽²⁵⁾, Hans Ferdy, Le Pileur; tout le monde a parlé du Docteur Condom et personne n'a pu en retrouver la trace. Le Docteur Condom n'a vraisemblablement jamais existé; et toute notre reconnaissance doit aller à l'ouvrier boyaudier inconnu qui, le premier, utilisa le cœcum de mouton comme préservatif et à l'industriel ou au charlatan qui, par la suite, exploitèrent la découverte.



La capote anglaise, ainsi dénommé par Casanova⁽²⁶⁾, née vraisemblablement au commencement du XVIII^e siècle, connu dans ce siècle, où les maladies galantes étaient fort à la mode, une fortune considérable. On l'utilisait et pour se préserver des galanteries et pour éviter « le fatal embonpoint ». Casanova raconte que le jour de la Toussaint, en 1753, il déroba à une nonne de Venise, dans son secrétaire, sa provision de préservatifs et y substitua une poésie; mais il se laissa attendrir par sa prière et lui rendit « ce qui est si précieux à une nonne qui veut sacrifier à l'amour »⁽²⁷⁾.

Une autre fois, à Marseille, entrant suivant son habitude chez une fille publique pour se reposer des fatigues du voyage, il ne put dissimuler sa crainte d'une infection; elle lui offrit alors « un vêtement anglais » qui « met l'âme en repos ». Mais il n'en voulut pas, parce « qu'il était d'une qualité trop ordinaire ». Alors la belle lui en offrit de plus fins à trois

francs pièce que « la marchande ne vendait qu'à la douzaine ». Casanova se décida à prendre toute la douzaine et s'en fit « essayer » quelques échantillons par une petite domestique de quinze ans ⁽²⁸⁾.

Le célèbre aventurier, dont les *Mémoires* sont si intéressants pour l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle et que Delacroix appréciait infiniment ⁽²⁹⁾, parle beaucoup d'autres fois de ces « calottes d'assurances », de ces « préservatifs que les Anglais ont inventé pour mettre le beau sexe à l'abri de toute crainte ». Et il paraît avoir été satisfait de leur usage; ils ne lui ont pas donné de mécomptes, par de fractures intempestives; c'est tout au plus s'il leur reproche d'être un « morceau de peau de mort inutile pour montrer qu'il est parfaitement en vie ». Quand il ne les utilise pas dans un but préservatif, il les emploie pour distraire ses belles de rencontre; il les gonfle d'air et en fait une étude expérimentale, comme le feront plus tard Proksch et Bonnet.

Si les prostituées isolées comme celles qui recevaient Casanova, débitaient des redingotes d'Angleterre, les maisons closes en possédaient également tout un arsenal. La Gourdan avait, pour cet article, des fournisseurs spéciaux ⁽³⁰⁾. On a prétendu qu'elle en recommandait l'usage à ses pensionnaires; l'une d'elle, M^{lle} La Caille, ayant donné une galanterie à un client, ce dernier composa une épître pour prescrire à la courtisane des leçons utiles qu'il mit, afin de leur donner plus de poids, dans la bouche de la Gourdan. Cette pièce mérite d'être citée, car elle indique les

moyens prophylactiques employés alors et ce que l'on en pensait.

Epître de Madame Gourdan à Mademoiselle La Caille.

Bel enfant de l'Amour, vous que ce Dieu propice
Aurait dû préserver de ch... et de p...
Dites-moi quel est le monstre, le cruel,
Qui, d'un encens impur souillant le sacrifice,
N'a pas craint d'infecter la prêtresse et l'autel?
Si vous le connaissez, nommez, nommez le traître.
Pour le salut commun faites nous-le connaître.
Pouvait-il ignorer, le dangereux mortel,
Qu'à mille honnêtes gens il préparait des larmes;
Que le premier venu peut prétendre à vos charmes,
Et que par moi formée aux combats de Vénus,
Vous ne sûtes jamais ce que c'est qu'un refus.
Du condom cependant vous connaissez l'usage,
La Caille, et l'on peut lire aux fastes de Paphos
Que, dans les temps heureux de votre apprentissage,
A chaque compagnon de vos galants travaux
Vous saviez le chausser avec beaucoup d'adresse.
Je conviens avec vous que la délicatesse
D'une fille d'honneur en doit beaucoup souffrir,
Mais, ma chère, n'importe, il s'y faut asservir :
Il n'est eau de Préval, ni vinaigre qui tienne;
La v... s'en f...; vous connaissez la mienne,
Ces vains palliatifs n'ont pu me prémunir,
On ne nous donne, hélas! qu'infidèles recettes;
Le condom, c'est la loi, ma fille et les prophètes! ⁽³¹⁾.

Lors de l'inventaire de la maison de la Gourdan, nous apprend l'*Espion Anglais* ⁽³²⁾, on trouva chez elle « une multitude de redingotes appelées d'Angleterre... ces espèces de boucliers qu'on oppose aux traits

empoisonnés de l'amour et qui n'émoussent que ceux du plaisir ».

Les rapports de police racontent également que chez la Baudouin, dont le sérail était rue Saint-Thomas du Louvre, à un bal, le 14 décembre 1753, vers les trois heures du matin, des mousquetaires et jeunes gens s'avisèrent de tirer de leurs poches des condoms qu'ils remplirent d'eau et introduisirent dans un pâté à moitié mangé.

Innombrables sont les mémoires, les pamphlets, les livres érotiques du XVIII^e siècle où il est question de la redingote d'Angleterre; les quelques indications que nous avons données suffisent à montrer la place qu'elles occupaient dans l'arsenal médico-galant de l'époque.



La fin du XVIII^e siècle marque une période de décadence dans l'emploi du préservatif mécanique. C'est l'époque où M^{me} de Staël est censé l'avoir qualifiée de cuirasse contre le plaisir ⁽³³⁾. On a répété cette phrase, mais personne n'a jamais dit où, ni quand elle fut prononcée ou écrite. Il est probable, comme le fait remarquer Le Pileur, que M^{me} de Staël avait lu l'*Espion Anglais* qui fit la joie de tous les gens d'esprit de la fin du XVIII^e siècle, et qu'elle emprunta sa phrase au chapitre où Pidansat de Mairobert parle de l'inventaire de la Gourdan.

C'est le XIX^e siècle qui vit l'excommunication du préservatif mécanique. En 1826 parut un bref du

Pape Léon XII condamnant cette invention, « parce qu'elle contrecarre les décrets de la Providence, qui voulait punir les créatures sur l'organe par lequel elles avaient péché » ⁽³⁴⁾.

A partir de cette date, la redingote d'Angleterre est diversement appréciée. Cullerier ⁽¹⁸⁾ la défend : « Si la capote est bien entière ce sera un véritable préservatif » ; Ricord ⁽³⁵⁾ au contraire la condamne comme n'offrant qu'une garantie illusoire : mauvais parapluie que la tempête peut crever ou déplacer, et qui, dans tous les cas, garantissant assez mal de l'orage, n'empêche pas les pieds de se mouiller.

Diday^e ⁽³⁶⁾ lui trouve beaucoup d'avantages et avoue ne pas bien comprendre les objections qu'on adresse contre son emploi comme agent de préservation : « Il peut crever, dit-on ! choisissez-le neuf, solide ; mettez-en deux s'il le faut. C'est une *cuirasse contre le plaisir* ! Tant mieux, ma foi. Voilà une juste et sensible punition des libertins réduits à s'en servir. » Lagneau ⁽³⁷⁾, rappelant ce qu'en disent Astruc, de Horne, Bourru, considère qu'elle est utile ordinairement, mais ne préserve pas cependant d'une manière certaine ». Langlebert ⁽³⁸⁾ condamne résolument ce vêtement qui « comme le condensateur électrique dissimule le danger bien plus qu'il n'en protège » et qui est « plus propre à provoquer le dégoût qu'à inspirer le désir d'une fonction dont il détruit le principal attrait ». Jeannel ⁽³⁹⁾ condamne les boyaux dits préservatifs ; « parce que l'hygiène ne saurait recommander ce qui ne saurait être avoué... et qu'ils sont

contre nature comme faisant obstacle au but de l'acte génital ».



Avec Proksch commence ce qu'on pourrait appeler l'étude expérimentale des préservatifs mécaniques. Dans son travail ⁽⁴⁰⁾, paru en 1872, il rapporte qu'il prit 48 condoms en caoutchouc, de différentes grandeurs, et constata que la plupart pouvaient être dilatés au moyen d'une pompe à air comprimé jusqu'au quadruple du volume qu'ils avaient à l'état détendu, avant d'éclater avec fracas; pas un condom n'éclata tant que ne fut pas dépassé le triple de son volume. Des dilatations précipitées et inégales donnèrent le même résultat, grâce auquel Proksch affirme que les condoms en caoutchouc ne peuvent se déchirer pendant le coït, même quand ils seraient adaptés et employés maladroitement, et qu'ils restent imperméables même au maximum de leur dilatation.

En 1877, Bertherand et Duchesne, de Lyon, consacrèrent à la question une étude ⁽³⁴⁾ particulièrement intéressante tant au point de vue de la fabrication que de la valeur prophylactique des boyaux dits préservatifs. A cette époque les préservatifs en baudruche se faisaient en deux qualités : une supérieure pour laquelle on utilisait le cœcum de mouton lui-même; une inférieure pour laquelle servaient des parties d'intestin obturées d'un bout avec une portion de membrane intestinale sans l'interposition d'aucun corps. Pour cette fabrication on utilisait uniquement

des femmes. Cette industrie occupait un total de 90 ouvrières et représentait un chiffre d'affaires de 240 à 260.000 francs par an (la grosse de cet article valant de 6 à 36 francs suivant la qualité).

Les préservatifs en caoutchouc étaient autrefois fournis uniquement par l'industriel anglais Macinstoh. En 1872, deux autres usines s'ouvrirent à Manchester. Leur fabrication occupait un total de 25 à 30 ouvriers. Elle était d'ailleurs intermittente, ne se faisait qu'en hiver, le reste de l'année étant employé à la confection des ballons rouges pour enfants. Cette industrie représentait un chiffre d'affaires d'environ 75.000 francs (le prix de la grosse variant de 6 à 13 francs suivant l'épaisseur de la feuille). L'exportation en utilisait les deux tiers. Les produits de qualité supérieure allaient en Russie, en Autriche; ceux de qualité inférieure en France, Italie, Espagne et Portugal.

On se tromperait, ajoutent Bertherand et Duchesne, en croyant que l'usage des préservatifs est répandu. Les militaires n'en font jamais usage. En Algérie, on s'en servit beaucoup dans les premiers temps de l'occupation française; les indigènes appelaient *capouttes* ces préservatifs d'abord vendus par les marchands de tabac espagnols, puis par les iraërites et les marchands ambulants qui les présentaient à l'achat dans les maisons publiques. Petit à petit leur emploi ne fit que diminuer.

Depuis le 1^{er} janvier 1873, disent encore Bertherand et Duchesne, l'entrée des préservatifs est formellement interdite aux Etats-Unis, comme empê-

chant la reproduction; depuis, la vente y a diminué de 33 %. A Paris — en 1877 — dans les maisons bien tenues, et même dans les maisons secondaires, les préservatifs étaient fournis gratuitement au client; ils étaient très rarement utilisés dans les maisons de troisième ordre.

Bertherand et Duchesne insistent également sur la valeur prophylactique des boyaux dits préservatifs : « Leur usage contribue à diminuer la quantité des infections secondaires pour les deux sexes. » Ils prétendent le caoutchouc supérieur à la baudruche et partageant l'avis de Fleury qui affirme que le condom « est le plus sûr de tous les moyens préventifs » ⁽⁴¹⁾; ils estiment que le gouvernement doit protéger, encourager l'industrie de ces gâines de préservation et en faire assurer la vente exclusivement par les bandagistes et les pharmaciens.

Quelques années après Bertherand et Duchesne, le Docteur Georges Camuset ⁽⁴²⁾ célébra les *Préservatifs* dans un sonnet qui est resté dans toutes les mémoires :

Près d'un « objet charmant »,
Lorsque l'amour m'appelle,
Avant de voir la belle
Je passe chez Millant.

Là, du petit au grand,
Pend une ribambelle
De boyaux qu'avec zèle
Il gonfle en y soufflant.

Enfin! j'ai ma mesure.
Au sein de la luxure,
Vite, allons nous plonger.

Caché dans la baudruche,
Je veux, comme l'autruche,
Ne plus croire au danger.

G. Bonnet ⁽⁴³⁾ reprit les expériences de Proksch et en consigna les résultats dans sa thèse. Il constata que la rupture ne se produisait pas une fois sur cent, que le condom en caoutchouc pouvait résister à l'insufflation jusqu'à atteindre 40 ou 50 centimètres avant sa rupture et un diamètre de 8 centimètres et plus. Il en a été de même lorsque le préservatif avait été préalablement trempé dans l'eau; même trempé dans une solution d'acide sulfurique, sa structure n'a présenté aucune modification.

Ce sont ces résultats qui faisaient écrire quelques années auprès au Docteur Carle ⁽⁴⁴⁾ que la vulcanisation du caoutchouc a fait de grands progrès depuis Ricord, et que l'extensible membrane d'aujourd'hui n'a plus de rapport avec la toile d'araignée non plus que la cuirasse d'autrefois.

La Grande guerre a marqué une nouvelle période d'expériences pour les préservatifs mécaniques. On a prétendu même que certains belligérants en avaient fait une pièce intégrante du paquetage de leurs soldats. En tout cas, le préservatif mécanique fut mentionné dans les instructions officielles. C'est ainsi que le Professeur J. Nicolas ⁽⁴⁵⁾, dans une circulaire destinée aux soldats, disait entre autres : « Prenez la précaution de vous munir d'une capote anglaise. » Et le Docteur Carle développait ce conseil dans une conférence ⁽⁴⁶⁾ faite devant de jeunes recrues : Vous con-

naissez certainement, au moins de nom, ce doigt protecteur. On a dit tout le mal possible de cet instrument : qu'il empêchait le rapport, qu'il cassait toujours, etc. Rien n'est plus faux. Les capotes actuelles, en caoutchouc fin et très élastique, s'adaptent à toutes les ardeurs et à toutes les tailles. De plus, elles sont, jusqu'ici, la meilleure assurance que nous ayons contre ces maladies. Avec une capote, vous avez presque 100 chances sur 100 de ne pas attraper la blennorrhagie et 80 pour 100 de ne pas attraper la vérole. Cela en vaut la peine, comme vous le voyez; et je ne saurais trop vous engager, quand vous faites votre paquetage, à en glisser quelques échantillons dans un coin. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il est infiniment regrettable que les infirmeries régimentaires, les pharmaciens d'ambulance ou les réserves de matériel sanitaire ne soient pas abondamment fournies de ces petits caoutchoucs, comme cela est dans quelques armées étrangères. Je suis sûr que le pourcentage de la morbidité militaire en serait abaissé — et cette simple précaution vaudrait mieux que toutes les conférences, même avec projections. »

On ne saurait trouver meilleur texte pour indiquer la valeur prophylactique que l'on reconnaît aujourd'hui aux préservatifs mécaniques.

CHAPITRE II

LES PRÉSERVATIFS CHIMIQUES AVANT METCHNIKOFF

Sous ce titre, nous comprendrons tous les liquides, pommades avec ou sans mercure qui ont été préconisés avant les essais de Metchnikoff. Comme il s'agit de remèdes secrets, ils sont innombrables, et pour plus de clarté nous avons dû les ranger en trois catégories.

- 1° Les préservatifs liquides sans mercure.
- 2° Les onguents sans mercure.
- 3° Les liquides et onguents à base de mercure.

I. — PRÉSERVATIFS LIQUIDES SANS MERCURE

Les lavages avec le vin chaud ou le vinaigre après le coït furent jadis préconisés par John Gadesden qui en recommandait l'usage aux personnes qui couchaient avec des lépreux ou leur donnaient des soins. par Massa ⁽⁴⁷⁾ et de Malon ⁽⁴⁸⁾ qui prétendaient avoir obtenu des résultats extraordinaires avec ce vieux remède.

Bayford ⁽⁴⁹⁾ recommandait les lavages avec de l'eau additionnée d'acide citrique.

Antonius Musa Brassavolus ⁽⁵⁰⁾ et plus tard Boerhave, étaient déjà partisans du simple lavage à l'eau ordinaire, ce qui était d'ailleurs plus propre que les lavages avec de l'urine recommandés par Fallopio ⁽⁵¹⁾ et Palmarius ⁽⁵¹⁾.

L'eau de chaux fraîchement préparée fut souvent préconisée. Girtanner la tenait pour un excellent préservatif et l'on verra plus loin l'usage qu'en fit Guilbert de Préval.

La dissolution de pierre infernale, en lavages et arrosages, fut pendant longtemps le plus renommé des préservatifs. Fordyce ⁽⁵²⁾, Waren ⁽⁵³⁾ l'employaient et la recommandaient. En France, au temps de Hunter ⁽⁵⁴⁾, qui d'ailleurs en était très partisan, on s'en servait communément sous le nom de *lotion antivénérienne* et à Londres; elle se vendait en petit flacon comme un remède secret au prix d'une demi-guinée.

La soude en dissolution fut aussi employée : Eustache Rudius ⁽⁵⁵⁾ recommandait la lessive ordinaire.

Etmüller ⁽⁵⁶⁾ conseillait de se laver avant et après le coït suspect avec un mélange de six à huit gouttes d'huile de térébenthine pour un verre de bon vin.

Fallopio ⁽⁵⁷⁾ recommandait comme infaillible une solution de ce bois de gaiac que Ulrich de Hutten préconisait comme traitement interne de la vérole.

Enfin, les dissolutions d'alun, de vert-de-gris dans l'ammoniaque furent longtemps parmi les préservatifs les plus renommés en Angleterre. Toutes ces

lotions trouvèrent un certain succès, ce dont on ne saurait s'étonner, le remède secret a toujours rapporté à celui qui le débite. Prônées par Pressavin ⁽⁵⁷⁾, de Cézan ⁽¹⁴⁾, Hunter ⁽⁵⁴⁾, ces lotions ne pouvaient être que d'un bon rapport, et il nous faut admirer aujourd'hui la sagacité de Horne ⁽³⁾, qui affirmait qu'il n'y avait rien à attendre de leur emploi.

II. — ONGUENTS SANS MERCURE

La graisse simple fut presque seule utilisée. Girtanner ⁽¹⁶⁾ dit que ce moyen était très employé à Londres vers 1780 : ce fut même la mode, ajoute-t-il, chez les jeunes gens débauchés d'avoir constamment sur eux une petite boîte contenant un morceau de lard dont ils s'enduisaient le gland avant le coït.

D'après Cirillo ⁽⁵⁸⁾ de pareils graissages furent aussi employés en Italie.

« Il est évident, fait remarquer avec raison Girtanner, que ces matières grasses et huileuses peuvent, lorsque le gland en sera recouvert, empêcher que le poison ne s'y dépose trop facilement. Aussi, fait-on observer que les personnes qui emploient un semblable remède, contractent rarement des chancres, alors qu'ils ne sont pas protégés contre la blennorrhagie. Ces matières grasses seront à l'ordinaire essuyées dans le coït, et par conséquent ne donneront pas les résultats sonhaitables. Un autre inconvénient est l'oubli que l'on a de ce graissage avant chaque coït, un semblable travail devenant fastidieux. »

III. — LIQUIDES ET ONGUENTS A BASE DE MERCURE

Nombreux sont ceux qui, avant Girtanner, n'avaient vu de préservatif efficace de la syphilis que dans le mercure et l'avaient appliqué au gré de leurs fantaisies.

Hunter, Harisson ⁽⁵⁹⁾ conseillaient les lavages après le coït avec une solution de sublimé (1 à 2 grains par 8 onces d'eau, soit 5 à 10 centigrammes pour 250 gr.).

De Pressavin ⁽⁵⁷⁾ vantait les lavages avec la solution de mercure tartarisé ou eau végéto-mercurielle dont il était l'inventeur.

Assalini ⁽⁵⁸⁾ dont le remède s'adressait également au venin de la vipère et à la salive du chien enragé, recommandait de prendre un peu de poudre de mercure, de la mélanger dans la main et d'en enduire le gland et le prépuce après le coït.

Un autre procédé d'application du mercure consistait dans l'emploi avant le coït de l'emplâtre de Vigo liquifié à la chaleur. Fallopio ⁽⁵⁾ avait préconisé ce moyen et Pierre Desault ⁽⁵⁹⁾ reprit l'idée en 1733. Partant de ce principe que le mercure guérissait la vérole en tuant les infiniments petits qui ont pénétré dans l'économie, devait avoir la même action sur ces infiniments petits aussitôt qu'ils étaient entrés en contact avec un point quelconque du corps, le médecin de Bordeaux conseillait l'emploi de l'onguent mercuriel en application sur l'endroit exposé immédiatement après le coït ou même quelques heures après. Cette onction devait dépasser le point

suspect et être répétée plusieurs jours. Cette méthode était également à employer pour la rage.

Falk ⁽⁶⁰⁾, reprenant le procédé quarante ans plus tard, recommandait de se frictionner les aines avec cet onguent après le coït. Harrisson ⁽⁶¹⁾ dit qu'on en conseillait aussi l'emploi avant le coït. De même Waren ⁽⁵³⁾, qui était allé jusqu'à établir le modèle d'un petit nécessaire que tout homme adonné au plaisir devait toujours porter sur lui et qui devait contenir : 1° une boîte de pommade mercurielle; 2° une solution faible de potasse caustique; 3° une seringue.

Eau fondante anti-vénérienne de Guilbert de Préval. — Dans la catégorie des remèdes mercuriels doit rentrer l'eau fondante antivénérienne de Guilbert de Préval. Le nom de ce médecin, ami de Restif de la Bretonne, de Mercier, est trop fameux pour que nous ne nous y arrêtions pas un peu longuement.

Préval avait commencé ses études à Caen et était venu à Paris où il s'était fait recevoir docteur en 1759 avec une thèse intitulée : « *An sterilitatis causa mari vel feminae, solidorum vel fluidorum vitio, tribuenda.* » ⁽⁶²⁾.

Sacré docteur-régent, il s'était installé ⁽⁶³⁾ dans la rue des Deux-Portes (aujourd'hui rue Dussoubs). Il ne tarda pas à y devenir le médecin de toutes les filles de théâtre qui habitaient le quartier et surtout — ce qui ne devait pas peu contribuer à faire passer son nom à la postérité — le médecin attitré de M^{me} Gourdan.

dite la Petite Comtesse qui, avec Justine Paris, venait d'installer sa célèbre maison rue des Deux-Portes.

Après s'être occupé pendant vingt ans du traitement du mal syphilitique, il eut l'idée d'un remède infailible contre cette maladie, remède avec lequel il prétendit avoir guéri plus de 8.000 personnes. Ce remède avait du reste, au dire de son inventeur, la propriété de guérir également toutes les autres « cachexies et maladies de la peau ». La réputation s'en était même répandue, d'après l'*Espion Anglais*, jusqu'aux Indes et en Amérique; enfin il servait même, comme la tuberculine dans la tuberculose, pour diagnostiquer la syphilis ⁽⁶⁴⁾, ce à quoi l'employait volontiers la Gourdan. L'annonce de ce remède fit une immense sensation et « exalta les têtes des jeunes débauchés ». On fit venir de Préval, on le combla de flatteries, mais on exigea qu'il fit l'expérience requise lui-même en présence de témoins, afin de prouver l'efficacité du remède trouvé par lui.

L'expérience eut lieu en 1771, dans la maison de M. de Saint-Laurent, « en présence de M. le due de Chartres et de M. le prince de Condé. Guilbert de Préval se fit présenter une fille publique la plus hideusement affectée du mal immonde et, s'étant comme un ancien gladiateur, oint de son huile miraculeuse, il s'est livré à plusieurs reprises aux actes que la passion peut inspirer. Il sortit sain et sauf de ce combat valeureux et a prétendu depuis n'avoir éprouvé aucune suite funeste. M. le lieutenant de police, qui regarde cette découverte comme très utile à son admi-

nistration, a ordonné aussitôt des essais qui ont réussi. » ⁽⁶⁵⁾.

Le mois suivant, Préal réitéra cette expérience devant le chirurgien de M. le comte de la Marche. « Cet Esculape lui avait choisi une fille « gangrenée de la peste vérolique jusque dans la moelle des os ». M. Guilbert de Préal se soumit pendant neuf jours à la visite du chirurgien en question qui ne trouva rien et fit son rapport en conséquence à D. A. S. » ⁽⁶⁶⁾ ⁽⁶⁷⁾.

Le duc des Deux-Ponts fit faire des expériences analogues. Préal fut alors engagé à entreprendre le traitement des syphilitiques à Bicêtre avec son remède. Mais la Faculté, inquiète de ces expériences, tint, le 8 août 1772, une séance mémorable dans laquelle Guilbert de Préal fut rayé de la liste de ses membres avec 154 voix contre 6. Il intenta alors un procès à la Faculté et porta plainte devant le Parlement contre cette dernière. Le jugement fut annulé en 1776, mais confirmé à nouveau le 13 août 1777, la Faculté ayant refusé de reconnaître le premier jugement du Parlement. Préal fut en outre condamné à une amende de 3.000 francs. Il mourut en 1788 ⁽⁶⁸⁾.

Que contenait cette fameuse eau fondante ? L'abbé Tessier, docteur régent, aidé par Bucquet, professeur de chimie aux Ecoles, et Delaplanche, alors bachelier, en fit l'analyse et la synthèse et conclut que l'eau fondante n'était que de l'eau de chaux, chargée d'un peu de sel marin et d'une très petite quantité de mercure avec un principe odorant ⁽⁶⁹⁾.

Le produit, qui devait coûter quelques sols, se vendait un louis au domicile de Guilbert de Préval. Girtanner constatait qu'il était encore d'un usage courant en 1789.

Poudre de toilette de Luna Calderon. — La période révolutionnaire et les guerres de l'Empire ne laissèrent pas beaucoup de temps aux vénéréologues pour s'occuper des blessures de Vénus. Aussi la littérature médicale est-elle à peu près muette pendant la grande épopée sur le sujet qui nous occupe. Cependant, au cours de l'année 1811, un médecin portugais du nom de Luna Calderon ⁽⁷⁰⁾ se présentait devant la Société du cercle médical, s'annonçant comme « possesseur du moyen de neutraliser cette terrible maladie, la honte et l'effroi de l'humanité, la syphilis, et demandant des commissaires pour faire connaître la réalité de sa découverte ».

On ne trouva personne qui, même à prix d'or, voulut consentir à servir de sujet d'expériences. On songea à commuer la peine d'un criminel qui subirait tous les essais auxquels l'inventeur voudrait le soumettre, mais ce moyen fut rejeté, et Luna Calderon se décida à faire les expériences sur lui-même, devant une commission composée de Capuron, Mangeon, Gardien, d'Olivera, Michel et François Cullerier, Bertin et Leblanc. Les premières expériences eurent lieu le 7 novembre 1812 et la onzième et dernière le 3 juin 1813. « Les inoculations se firent sur une lancette chargée extemporanément de pus pris sur des

chancres que présentaient des malades venus ce jour-là à la consultation de l'hôpital. Elles consistaient en ratissage sanglant ou non sanglant d'un point latéral du prépuce ou en incisions uniques, doubles ou triples. Dans une de ces expériences, une scarification faite par une lancette propre fut prise comme scarification témoin des inoculations parallèles faites avec l'instrument trempé dans le pus chancreux.

Les résultats furent les suivants :

1° Chaque fois que le préservatif fut appliqué immédiatement après l'inoculation, aucune manifestation ne se produisit, et le cinquième ou septième jour les lésions faites sur la peau du prépuce étaient parfaitement cicatrisées. Dans l'expérience où une scarification non inoculée avait été faite comme témoin, celle-ci recouverte du préservatif en même temps que les autres se cicatrisa aussi rapidement.

2° Trois fois la petite plaie d'inoculation soit unique, soit témoin d'une plaie ou d'une érosion inoculée parallèle, fut laissée à elle-même, trois fois la première plaie présenta un chancre, vers le troisième ou cinquième jour, qui dans une expérience se compliqua de l'apparition de trois autres petits chancres, tandis que les érosions témoins, mais préservées, étaient cicatrisées.

3° Les chancres inoculés furent, après constatation, traités par le préservatif et guérirent en 26 ou 30 jours. L'un d'eux s'accompagna d'un bubon qui ne suppura pas. » ⁽⁹⁾.

La Commission se montra favorable à cette

poudre de toilette dont Calderon ne donnait pas la formule, mais qui était vraisemblablement une poudre uniquement caustique. En 1838, Ricord faisait encore l'éloge de cette méthode. Aujourd'hui, dit Le Pileur, « il nous est permis de penser que dans ces expériences, toutes les inoculations qui eurent un résultat positif furent faites avec du pus de chancres mous, puisque l'incubation ne dépassa pas quatre ou cinq jours; qu'il en fut probablement de même des inoculations préservées par la poudre, sans quoi la durée des expériences (7 mois) aurait été plus que suffisante pour permettre à la syphilis de se développer; qu'enfin en admettant que, dans l'une d'elles, on ait inoculé de la sérosité de chancre infectant ou de plaques muqueuses, on peut facilement admettre qu'un nettoyage énergique fait immédiatement après l'inoculation au moyen d'un savon caustique, aura suffi à neutraliser la sérosité d'un chancre infectant au moment même où elle venait d'être déposée sur le derme ».

A peu près à la même époque, on vendait au Palais-Royal un savon préservatif de la syphilis ⁽⁷¹⁾ qui valut à son propriétaire de nombreux démêlés avec le ministre de la police générale. Les documents sont muets sur la composition et l'accueil que lui fit le public. C'est d'ailleurs avec un autre savon mercuriel qu'on essaye vers 1850, et l'eau de Labarraque, le sulfate de cuivre et de fer recommandé par Jeannele, le perchlorure de fer acidifié préconisé par Rodet, le dernier échantillon de préservatifs chimiques que l'on trouve avant les expériences de Metchnikoff.

CHAPITRE III

PRÉSERVATIFS CHIMIQUES

Les expériences de Metchnikoff - L'ère des réalisations pratiques

C'est le 8 mai 1906 que Metchnikoff ⁽⁷²⁾ exposa devant l'Académie de Médecine le résultat de ses recherches faites avec M. Roux sur l'atténuation de la syphilis. Si ses tentatives pour obtenir un sérum anti-syphilitique étaient restées négatives, par contre l'emploi préventif des frictions mercurielles lui avait donné des résultats encourageants. Douze sujets avaient été inoculés, soit aux parties génitales, soit aux arcades sourcilières et frictionnées d'une à dix-huit heures après l'inoculation avec des pommades au calomel, au précipité blanc et au salicylarsénite de mercure. Le résultat fut le même : le virus syphilitique restait sans action. Et cependant les virus employés pour ces expériences étaient bien virulents, puisqu'ils provoquaient chez les singes témoins, non soumis au traitement, l'accident primaire typique. Plusieurs des singes ayant résisté grâce à l'emploi des pommades mercurielles, furent de nouveau inoculés

dans la suite avec du virus syphilitique. Ils manifestèrent plus tard l'accident primaire typique, ce qui prouvait bien, disait Metchnikoff, qu'ils ne possédaient point l'immunité naturelle vis-à-vis de la syphilis.

C'est alors qu'un étudiant, descendant du grand chirurgien Maisonneuve ⁽⁷³⁾, voulut essayer sur lui-même l'effet abortif de la pommade au calomel. Avec le concours de MM. Queyrat, Sabouraud, Salmon, trois inoculations de virus provenant de chancres indurés observés chez deux sujets différents furent faites à la verge. Une heure après les petites plaies furent frictionnées avec une pommade à 10 gr. de calomel pour 30 gr. de lanoline. Après plus de trois mois, M. Maisonneuve n'avait pas présenté la plus petite érosion syphilitique. « Il faut donc, disait Metchnikoff, en conclure que malgré une inoculation si incomparablement plus abondante que celle qui se fait dans les conditions naturelles, notre jeune patient est resté complètement indemne de syphilis. Cette immunité ne peut être attribuée à l'innocuité du virus employé, car, dix-sept jours après le début de l'expérience, les deux macaques témoins, non traités avec la pommade au calomel, ont présenté le long de l'arcade droite des lésions tout à fait semblables à celles de tant d'autres macaques syphilitiques de nos expériences. Mais tandis que chez l'un des deux témoins, l'accident primitif a guéri dans l'espace de trois semaines, chez l'autre, il s'est fortement développé et

il est encore visible, plus de deux mois et demi après son apparition. »

De cet ensemble de faits, Metchnikoff concluait que la pommade à base de calomel pouvait être utilisée dans la prophylaxie de la syphilis.

La communication de M. Metchnikoff provoqua un grand émoi dans la presse, et la question fut portée devant la Faculté par la thèse de M. Maisonneuve. Le jury n'admit pas sans contrôle le procédé prophylactique exposé dans ce travail.

Il en naquit une polémique et l'opinion du Docteur Gaucher fut opposée à celle de Metchnikoff. Gaucher pensait qu'après une seule expérience sur l'homme, il était un peu hâtif de conclure à l'infailibilité d'un procédé prophylactique. Il trouvait que ce n'était pas faire bonne besogne en matière d'hygiène sociale, que de proclamer qu'on peut aussi simplement se préserver contre la syphilis; qu'on risquait, en diminuant ainsi la crainte salutaire de la vérole, d'augmenter par une fausse sécurité le nombre de ses victimes.

Le corps médical approuva en grande partie les réserves de Gaucher; on rappela au Docteur Maisonneuve qu'il avait eu des précurseurs qui s'appelaient Guilbert de Préal et Luna Calderon. Certains affirmèrent que le jeune médecin avait quand même la syphilis, et d'autres émirent des suppositions qui ne paraissaient pas accorder toute confiance à la conduite de ces expériences. Dupuy⁽⁷⁴⁾ publia des cas où les frictions n'avaient eu aucun effet préventif.

Et quand H. Chéron sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, ordonna par une circulaire officielle (23 septembre 1907) l'application de la méthode Metchnikoff, dans l'armée de terre et de mer, il trouva un certain succès auprès des revuistes de fin d'année.

Cette circulaire, d'abord vivement discutée, tomba bientôt en désuétude, rien n'obligeant les militaires à subir le traitement préventif.

Et il fallut la guerre pour que l'on se décidât, suivant l'expression de M. Sabouraud ⁽⁷⁵⁾, à abandonner « l'ancienne formule de prophylaxie, la prophylaxie après coup ».

Et ce furent les Américains qui furent les animateurs. Un ordre du G. Q. G. des forces américaines en date du 2 juillet 1917, résumait tout un plan de prophylaxie antivénérienne où les stations prophylactiques tenaient une grande place; le sublimé, le protargol, la pommade au calomel en étaient les médicaments essentiels. Une statistique, publiée par le major Young ⁽⁷⁶⁾, montra les résultats obtenus dès cette époque : sur 2.426 risques de contagion, il n'y eut que deux infections, alors que d'après les moyennes habituelles, on aurait eu au minimum 48 maladies vénériennes. Une autre statistique ne donna aucune infection sur 1.180 hommes qui passèrent par les stations de prophylaxie.

D'autres nations comprirent aussi la nécessité d'une lutte efficace contre la propagation des maladies vénériennes.

En France, le 9 août 1918, le Service de santé

décida que la prophylaxie antivénérienne individuelle par les stations de prophylaxie, déjà mise à l'essai dans quelques régions, serait généralisée à tout le territoire. Ensuite l'Assistance publique créa quelques stations dans ses hôpitaux ; et le mouvement alla s'accroissant sous l'impulsion du Comité national de l'éducation physique et sportive et de l'hygiène sociale, où figuraient des médecins et des législateurs.

Depuis, la formule primitive de la pommade au calomel a subi des modifications. Bory ⁽⁷⁷⁾ a proposé d'y adjoindre du xylol et de l'iode.

D'autres, comme Gauducheau ⁽⁷⁸⁾, y ont ajouté du thymol et du cyanure de mercure, et la formule : cyanure de mercure (0,10), thymol (1.75), calomel (25), lanoline (50), vaseline (90 p. 100), semble bien être adoptée aujourd'hui par tous les hygiénistes.

On en a discuté à nouveau la valeur prophylactique. M. Queyrat ⁽⁷⁹⁾, en 1924, ayant dit qu'« on ne peut affirmer que les diverses pommades préconisées au point de vue de la prophylaxie individuelle aient une action tréponémicide », le Docteur A. Gauducheau ⁽⁷⁸⁾ s'est livré à de nouvelles expériences *in vitro*, à des expériences sur l'animal et a consigné les résultats d'essais pratiqués sur l'homme. Ses conclusions sont très nettes sur la valeur tréponémicide de la pommade prophylactique.

Ainsi donc, en vingt ans, la prophylaxie antivénérienne individuelle est devenue une possibilité. Si elle n'est pas infaillible, elle constitue cependant un sérieux progrès sur les résultats obtenus depuis quatre siècles contre un des fléaux de l'humanité.

CONCLUSIONS

I. — Les méthodes de prophylaxie antivénérienne individuelle, dont il est déjà question au début du xvi^e siècle, furent, au cours des âges, pratiquées par des charlatans qui exploitèrent honteusement la crédulité publique, ou par des médecins qui, imbus des idées de leur temps, ne purent en obtenir aucun effet réel.

II. — Ce n'est qu'avec les expériences de Metchnikoff (1906), que la prophylaxie antivénérienne individuelle est entrée dans une ère scientifique et a pu passer dans le domaine des réalisations.

III. — Aujourd'hui, si l'on est d'accord pour reconnaître aux préservatifs mécaniques une valeur prophylactique réelle, on est également persuadé que certains préservatifs chimiques peuvent jouer un grand rôle dans la prophylaxie individuelle de la syphilis.

VU
Le Président,
P. MÉNÉTRIER.

VU ET PERMIS d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
- CHARLETY.
VU
Le Doyen,
H. ROGER.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) PARÉ (Ambroise). — Œuvres, XVI^e livre, traitant de la grosse vérole, t. II, p. 528. Edition Malgaigne. 3 vol. in-8°. Paris, 1840.
- (2) MILIAN (G.). — La Croix-Rouge américaine et la lutte contre les maladies vénériennes. *Paris Médical*, 24 mai 1919.
- (3) HORNE (DE). — Exposition raisonnée de différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, précédé de l'examen des préservatifs, 8°. Paris, 1774, p. 12, 49, 52.
- (4) KLOTZ-FOREST. — Le condom dans l'antiquité. *Chronique Médicale*, 1905, p. 141.
- (5) FALLOPIO. — De morbo gallico, 4°, fol. 52. De præservatione a carie gallica. Padoue, 1564.
- (6) RANCHIN. — Traité de l'origine, nature, causes, signes, cure et préservation de la vérole. Lyon, 1640.
- (7) TURNER. — Syphilis. A pratical dissertation on the venereal disease. Londres, 1717, 8°, 3^e édit., 1727, p. 107. Bib. Nat., Td 43, n° 51, et trad. anonyme, Didot, Paris, 1777, 2 vol.
- (8) ASTRUC. — De morbis venereis, 1738, L. III, C. 2, p. 183.

- (9) LE PILEUR. — Les préservatifs de la syphilis à travers les âges, in-8°, 29 p. Paris, 1907.
- (10) Contribution à l'étude historique du « Cœcal-condum ». *Zeits. f. Bekämpfung der Geschlechts Krankheiten*, 1905, trad. par le D^r KLOTZ-FOREST, *Chronique Médicale*, 1905, p. 535.
- (11) HANS FERDY, dans la *Limitation volontaire morale*, faisait dériver le mot condom du nom de la ville française, erreur qu'il a rectifié dans son art. (10).
- (12) BOURRU. — L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes. Paris, 1770, 2^e partie, p. 8.
- (13) HORNE (DE). — V. (3).
- (14) CÉZAN (DE). — Manuel antisypilitique. Paris, 1774, p. 193.
- (15) LEFÉBURE DE SAINT-ILDEFONT. — Mémoire clinique sur les maladies vénériennes. Utrecht, Paris, Londres, 1780, 2 vol. in-12, t. I, p. 9 à 31.
- (16) GIRTANNER. — Abhandlung über die venerische Krankheit. Gottingen, 3 vol., 1789. T. I, p. 280; t. III, p. 780.
- (17) SWEDIAUR. — Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques. Paris, 1805, 5^e éd., 2 vol. 8°, t. I, p. 50.
- (18) CULLERIER (M.). — Dict. des Sc. méd., 1820-21. Article : Syphilis.
- (19) MÉRAT. — Id. Article : Redingotes.
- (20) LANGLEBERT. — Traité théorique et pratique des maladies vénériennes, 1864.
- (21) NYSTEN. — Dictionnaire de Médecine. Article : Condom.
- (22) LITTRÉ et Ch. ROBIN. — Dictionnaire de Médecine, 13^e éd., 1875, art. Condom et Baudruche.
- (23) POWER W. SIDGWICK. — New Sydenham Society's. Lexicon. Vol. II, 1882. (Cité par G. Pernet. Note

sur les préservatifs de la syphilis à travers les âges. *Ann. des Mal. vénériennes*. Paris, 1907, p. 740-741).

- (24) DUEHREN. — Le Marquis de Sade et son temps. Berlin, Paris, 1901, p. 241.
- (25) BRÉMOND (Félix). — Le médecin Condom a-t-il existé ? *La Médecine internationale illustrée*, avril et mai 1901, Paris.
- (26) CASANOVA. — Mémoires, t. II, p. 427. Ed. Flammarion, Paris.
- (27) CASANOVA. — Id., t. IV, p. 352-353.
- (28) CASANOVA. — Id., t. IV, p. 222 et 281; t. V, p. 357.
- (29) R. ESCHOLIER. — Delacroix, t. I, p. 260, 4°. Floury, 1927.
- (30) GOURDAN. — Correspondance de M^{me} Gourdan, dite la Petite Comtesse, publiée par O. Uzanne, in-8°, frontispicé. Bruxelles, 1883.
- (31) Cette épître figure au t. IV des *Mémoires secrets de Bachamont de 1762 à 1787*, nouvelle édition revue, mise en ordre et augmentée de notes et éclaircissements par M. J. Ravenel. Paris, 1830. Mais elle ne se trouve pas à la date correspondante dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres*, 36 vol. John Adamson, Londres, 1780.
- (32) L'Espion Anglais ou correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear. Londres, 1784, t. III, lettre 5. Reproduit par O. Uzanne in : Correspondance de Madame Gourdan.
- (33) DUEHREN (24), généralement mieux documenté, attribue cette phrase à M^{me} de Sévigné, en se basant sur un texte de L. Taxil : La corruption fin de siècle. Paris, 1894.
- (34) BERTHERAND (E.) et DUCHESNE (L.). — Des boyaux dits préservatifs, de leur fabrication et de leur

influence sur le développement de la maladie vénérienne. Lyon, 1877, 8°, 24 p. Bib. Nat. Te²³ 452.

(35) RICORD. — Traité des maladies vénériennes, 1838, p. 169.

(36) DIDAY. — Exposition critique et pratique des nouvelles doctrines sur la syphilis. Paris, 1848, p. 511.

(37) LAGNEAU. — *Ann. d'hyg. et de médecine légale*, 2^e série, t. V, p. 51, 1856.

(38) LANGLEBERT. — Traité théorique et pratique des maladies vénériennes, 1864, p. 57.

(39) JEANNEL. — De la prostitution dans les grandes villes, 1868, p. 320.

(40) PROKSCH. — Les mesures prophylactiques contre les maladies vénériennes, Vienne, 1872.

(41) FLEURY. — Cours d'hygiène, t. II, p. 246.

(42) CAMUSET (G.). — Les Sonnets du Docteur, 1884, p. 26.

(43) BONNET (G.). — Etude sur la prophylaxie de la syphilis. Thèse de Lyon, 1904.

(44) CARLE (M.). — Quelques réflexions prophylactiques sanitaires et morales. *Lyon Médical*, 9 février 1908.

(45) NICOLAS (J.). — Gardez-vous des maladies vénériennes. Circulaire du S. S. de la 14^e Région. S. d. (1919).

(46) CARLE (M.). — Conseils d'un médecin. Comment se défendre des maladies vénériennes, in-16, 32 p. S. d. Lyon, 14, rue Bellecordière.

(47) MASSA (Nicolas). — Liber de Morbo gallico noviter editus. Venetiis, 1532.

(48) MALON (DE). — Essai sur neuf maladies également dangereuses : l'apoplexie, la paralysie, l'asthme, la pulmonie, le catarrhe, le rhumatisme, la vérole, la goutte et la pierre, avec un préservatif assuré des maladies vénériennes. Paris, 1770.

- (49) BAYFORD (Thomas). — The effects of injection into the urethra and the use and abuse of these remedies in the cure and prevention of the virulent gonorrhea. London, 1773.
- (50) BRASSAVOLUS (Antonius Musa). — Examen omnium locchorum, id est pulverum, aquarum, oleorum, quorum apud Ferrariensis pharmacopolas usus est. Venetiis, 1553.
- (51) PALMARIUS (Julius). — De morbis contagiosis libri septem. Parisiis, 1578.
- (52) FORDYCE (G.). — The venereal disease. London, 1784.
- (53) WAREN (J.). — Nouvelle méthode également prompte et facile pour guérir la gonorrhée virulente, et pour s'en garantir, à laquelle on a joint l'examen chimique d'un remède appelé eau antivénérienne préservative. Paris, 1771.
- (54) HUNTER. — Traité des maladies vénériennes. Paris, 1787, et 1859, trad. Richelot, p. 750.
- (55) RÜDIUS (Eustache). — De morbo gallico. Venetiis 1604.
- (56) ETMÜLLER. — De lue venerea. Francofurti ad Moenum, 1697.
- (57) PRESSAVIN. — Traité des maladies vénériennes. Genève et Lyon, 1773.
- (58) CIRILLO. — Osservazioni pratiche inforno alla lue venerea. Napoli, 1783.
- (59) DESAULT (Pierre). — Dissertation sur les maladies vénériennes contenant une méthode de la guérir sans flux de bouche, sans risque et sans défense. Avec deux dissertations, l'une sur la rage, l'autre sur la phthisie. Bordeaux, 1733.
- (60) FALK. — A treatise on the venereal disease. London, 1772.
- (61) HARRISSON. — La prophylaxie des maladies véné-

riennes et le traitement abortif de la blennorrhagie. *The Practitioner*, mars 1919.

(62) Commentaires de la Faculté de Médecine de Paris. Steinheil, Paris, 2 vol. 4°, p. 134, 160, 227, 311, 384.

(63) DEFRANCE. — La Maison de Madame Gourdan, in-12. Paris, 1910.

(64) Dans une feuille imprimée ayant pour titre : *Propriétés générales de l'eau fondante antivénérienne de M. Guilbert de Préval, docteur-régent et professeur en matières médicales de la Faculté de Paris, conseiller, médecin consultant et correspondant de S. M. le Roi de Danemark*, de Préval donnait la manière de se servir de cette eau pour se préserver :

« Quiconque voudra se servir de cette eau prenne un gobelet ou un autre vase fait non d'aucun métal, mais de terre ou de verre, qu'il y plonge la partie qu'il voudra rendre invulnérable au virus vénérien, qu'il l'en abreuve avec soin et à plusieurs reprises lorsqu'il se sera exposé au commerce d'une femme suspecte ou même décidément gâtée. Quant aux femmes, qu'elles s'en fassent des injections fréquentes et profondes. »

Et plus loin, le charlatan ajoutait : « Le remède est tellement antipathique du mal qu'il l'indique : il change de couleur, il se trouble; de limpide qu'il est, il devient épais, bleuâtre, laiteux à la seule approche du virus, et il est nuancé en proportion de ses degrés; c'est un fanal pour le voyageur dans la nuit obscure, qui lui montre le danger; il en est préservé s'il n'a pas perdu la raison. »

(65) Mémoires secrets, t. V, p. 296 (6 mai 1771).

(66) Id., t. V, p. 307 (10 juin 1771).

(67) Ceux qui, séduits par ce résultat, essayèrent du

spécifique de Guilbert de Préval eurent moins à s'en louer. « Le fils du duc de Duras, lit-on dans les *Mémoires secrets* (t. VII, 9 sept. 1773), après s'être oint de ce baume antivénérien, crut pouvoir se livrer à tout ce que la débauche peut inspirer, mais il fut amèrement puni et le secours aux remèdes curatifs contre cette maladie se fit bientôt sentir. »

Témoin aussi cette épigramme, qu'on trouve dans le *Bibliophile fantaisiste* de 1859, p. 190 :

*Placet en main, gentille aventurière
Eut de Sartines audience un beau soir;
De son œil vif l'efficace prière,
En sa faveur dispose l'homme noir,
Qui doucement l'entraîne au boudoir.
Sur un sofa la belle tombe et crie :
« Eh Monseigneur, lisez donc le placet,
Puis en pâmant elle dit : C'est, c'est, c'est
Contre Préval qui ne m'a pas guérie. »*

RESTIF DE LA BRETONNE : Monsieur Nicolas, t. 3, p. 224. Ed. Louis Michaud, en 3 vol.

(68) Pour la bibliographie de Guilbert de Préval, qui ne comporte pas moins de 200 références, voir : P. DELAUNAY : *Le Monde médical parisien au XVIII^e siècle*, in-8°. Thèse de Paris, 1906, p. 259 à 266.

(69) MIRABEAU, dans *Le Rideau levé ou l'Education de Laure*, éd. 1786, recommande longuement un produit qui présente beaucoup d'analogie avec celui de Guilbert de Préval.

(70) CALDERON DE LUNA. — *Memoria dirigida al augusto congreso espanol sobre el metodo de extinguir la lue venerea de la specia humana*. Madrid, 1822.

— Exposé des expériences publiques et authentiques faites à l'hôpital des vénériens de Paris pour

contrôler l'effet de la poudre de toilette, préservatif de la contagion vénérienne. Paris, 1831.

Sur Calderon, voir : Tourreil, *Chronique Médicale*, 1906, p. 412.

- (71) BILLARD (Max). — Un savon antisypilitique sous la Restauration. *Medicina*, 1910.
 - (72) METCHNIKOFF. — La syphilis expérimentale. Acad. de Médecine, 8 et 15 mai 1906.
— Sur la prophylaxie de la syphilis. *An. de l'Institut Pasteur*, 1905, p. 683; 1906, p. 795.
 - (73) MAISONNEUVE. — Expérimentation sur la prophylaxie de la syphilis. Thèse de Paris, 1906.
 - (74) DUPUY. — Quelques considérations sur les méthodes préventives de la syphilis. Thèse de Paris, 1907.
 - (75) SABOURAUD. — Prophylaxie des maladies vénériennes aux armées. *Presse médicale*, 1918, t. XXVI, p. 111-113 (annexes).
 - (76) YOUNG. — *The Medical Bulletin*, mai 1919.
 - (77) BORY. — Considérations sur la prophylaxie vénérienne. Le thymol agent thérapeutique et prophylactique. *La Presse médicale*, n° 8, 10 février 1919, p. 87 (annexes).
 - (78) GAUDUCHEAU (A.). — Sur l'action tréponemicide des pommades prophylactiques. *Gazette hebdomadaire des Sciences médicales de Bordeaux*, 4 janv. 1925, p. 4.
 - (79) QUEYRAT. — Congrès girondin de l'Alliance d'hygiène sociale. *Gaz. hebd. des Sc. méd. de Bordeaux*, 7 déc. 1924, p. 780.
-

